

anciennes lignes. Je n'ai pas attendu qu'il fasse beau. J'y suis monté tout seul à 6 heures du matin. Il pleuvait doucement, un vrai temps de Verdun. Je savais parfaitement les difficultés qui m'attendaient. C'est pas un petit voyage, tu sais, de monter à Fleury<sup>1</sup>, mais je ne regrette pas ce que j'ai vu. C'est très dégradé. Tu ne tombes pas d'un seul coup dans l'enfer. Les vestiges de nature existent encore jusqu'à 3 kilomètres des lignes, et puis insensiblement tout cela disparaît pour ne plus laisser que l'impression du désert et du silence. A 6 h le matin l'artillerie tape peu. C'est l'heure tranquille. C'était un contraste absolu avec le vacarme de l'avant-veille. J'étais bien dans le désert avec rien du tout de vivant autour de moi. Je savais que ce qui restait de Fleury, c'était un petit arbre, un tout petit arbre, avec une branche à droite qui se découpait nettement derrière la silhouette de Douaumont avec à gauche Thiaumont. Je n'avais que cela comme point de repère. J'ai marché droit dessus en regardant bien où j'étais et ce sur quoi je marchais. Les débris humains commencent à apparaître aussitôt que l'on quitte la zone où il y a encore un chemin. J'ai vu des choses excessivement curieuses. Des têtes d'homme presque momifiées émergeant de la boue. C'est tout petit dans cette mer de terre. On croirait des enfants. Les mains surtout sont extraordinaires. Il y a des mains dont j'aurais voulu prendre la photo exacte. C'est ce qu'il y a de plus expressif. Plusieurs ont les doigts dans la bouche, les doigts sont coupés par les dents. J'avais déjà vu cela le 13 juillet en Argonne, un type qui souffre trop se bouffe les mains. Pendant près d'une heure avec des attentions de chaque minute pour ne pas me noyer (car tu n'ignores pas que de nombreux blessés meurent noyés dans les trous des 380 qui ont 3 mètres de profondeur et pleins d'eau). Je savais parfaitement que, si je tombais dedans, il m'était impossible de regrimper le bord. La glaise détrempée ne le permet pas. Nous savons tous cela. Donc tu comprends que j'y regardai à deux fois. Seul la-dedans j'étais foutu. J'ai été enlisé deux fois malgré mes précautions. J'ai été pris dans la boue une jambe jusqu'au genou et l'autre à mi-jambe. J'ai essayé de me remonter avec les mains. J'ai pas pu. Les mains enfonçaient jusqu'au-dessus des poignets, alors j'ai fait ce que font les brancardiers pour dégager un type, je me suis couché à plat ventre et, les bras étendus, j'ai dégagé mes jambes. Je t'avoue que j'ai eu un moment de frousse intense. Je ne referai jamais un voyage comme celui-là tout seul. C'est plus qu'imprudent. Enfin, j'en suis sorti et, toujours guidé par mon petit arbre, je suis arrivé sur l'emplacement où avait dû être Fleury. Plus rien. Ni une pierre, ni un bout de bois, des trous, de la boue, de l'eau dans les trous et des débris humains. Des corps entiers mieux conservés. J'ai jugé par là et par là seul que je devais être aux lignes d'où l'avant-veille après le bombardement les vagues d'assaut avaient dû sortir. Maintenant je voulais trouver les lignes Boches. Rien ne pouvait m'indiquer autres que les débris d'hommes et d'objets. Ce sont les chaussures qui m'ont surtout guidé. Quand j'ai vu des bottes et des casques verts, j'ai vu que j'avais dépassé nos lignes. Là, mon cher, dans le versant du côté passé Fleury j'étais en plein dans la partie du terrain où notre bombardement avait donné son maximum. Je ne puis absolument pas te décrire cela. Ceux qui veulent le faire font de la littérature et de la mauvaise, et là se confirme ce que je te disais plus haut : beaucoup de noyés dans une eau rose où flottent des tas de choses. On n'est pas seulement tué par obus ici, on se noie aussi. Il faut savoir ces choses-là. Je

voulais une paire de bottes pour me faire des jambières. Ils ont du cuir épatant, les Boches. Je n'ai pas pu en trouver une paire sans que les jambes soient dedans. J'ai laissé les bottes et je suis resté monté sur un Sénégalais qui était en travers de deux entonnoirs. Je suis resté le temps qu'il fallait pour bien voir, regarder, voir encore tout l'horrible du spectacle. Pour être sûr de la chose, pour avoir une idée absolument et rigoureusement nette du drame. Je l'ai pleinement. Je ne pousse pas des cris d'horreur. Je suis trop habitué à ces sortes de choses. Mais je dis que, au bout de deux ans de guerre, il fallait que je vienne ici pour savoir ce que c'était. Eh ! Bien, mon vieux, dans tout cela, dans ce mélange de viande pourrie et de boue, des fantassins commençaient un peu au-dessus à creuser de nouvelles tranchées ! Ils recommençaient. Ce recommencement au même endroit par ces hommes-là, tu ne trouves pas cela formidable ! Eux, ils ne le trouvent pas, eux. Ils faisaient leur boulot tranquillement. Il y en avait un qui sifflait : « C'est la Mère Blaise<sup>2</sup>, etc. » Ils m'ont demandé du tabac. Ils m'ont demandé si je voulais des trucs boches. L'odeur de pourriture était tellement forte dans leur terre remuée que j'ai dû fiche le camp. Eux, ils sont là-dedans, ils y sont encore. Ils doivent rester 4 jours ! Ils se font un abri et, comme ils n'ont pas de planches, sais-tu ce qu'ils font ? Je t'ai dit qu'il y avait des tas de bottes avec leurs jambes, eh ! Bien, ils en mettent 4 ou 8 en deux rangées, on charge la terre dessus, et voilà.

Au revoir, mon vieux, ma lettre est très longue, mais c'est une promenade que je voulais te raconter. C'est fait. Toutes mes amitiés à ta femme et poignée de main.

## 29 VERDUN 7-11-16

Mon cher vieux,

Je viens de passer 6 jours en ligne entre Vaux<sup>1</sup> et Douaumont. Ces 6 jours m'ont permis de préciser tout ce que j'avais vu déjà dans mon excursion à Fleury le lendemain de l'attaque. Ces six jours, je les ai passés avec un peloton de ma C(ompagn)ie à quelques centaines de mètres des lignes. Je suis monté avec 6 jours de vivre, car ici aucun ravitaillement ne parvient encore. C'est le chaos absolu. Une ligne, que je situe environ à deux kilomètres avant Fleury, démarque la zone qui sépare tout ce que nous connaissons de la vie habituelle pour entrer dans un désert tout nouveau, œuvre des hommes et des canons. J'étais à 2 kilomètres en avant de Fleury. Je t'ai dit qu'aucune route ni boyau n'existe plus. Mais on trouve déjà une piste. La piste n° 1, la première qui relie l'arrière aux nouvelles positions. Cette piste que tout le monde doit prendre, c'est une trace sinueuse faite par les coureurs qui sont chargés de porter les plis quand tous les fils téléphoniques sont coupés. L'instinct seul a guidé ces premiers hommes qui avaient l'ordre coûte que coûte d'arriver à leur but. Elle fait mille détours, les pieds ont taté le terrain pour trouver le plus résistant. On voit les hésitations. Des traces à droite et à gauche abandonnées, puis la reprise de la piste. C'est d'ailleurs la seule vraie, il n'y a pas à passer ailleurs. Ils ont trouvé le seul chemin possible, des cadavres avec quelq(ues)

planches servent à franchir des entonnoirs. La piste est créée. Quand je suis monté, la piste n° 1 seule existait ; quand je suis revenu, d'autres déjà s'étaient établies. La vie reprenait déjà plus. Cette première piste m'a conduit au ravin où mon peloton devait faire des abris-casernes. Rien absolument n'existait, il fallait tout créer le plus vite possible pour pouvoir au moins mettre nos provisions à l'abri. J'ai choisi un trou d'obus moyen. J'ai cherché des débris de planches et avec ma toile de tente j'ai constitué mon abri dans lequel j'ai passé mes six journées de 24 heures. Ma préoccupation était d'éviter un cadavre quelconque comme voisinage. J'ai eu le tort de creuser un peu mon trou pour pouvoir placer ma tête. J'ai dégagé deux pieds chaussés de souliers, c'était un corps de Français (les Boches n'ont que des bottes). Je suis monté un peu au-dessus pour trouver mieux. Rien à faire. Partout, des débris humains. J'ai même aperçu dans un trou voisin un restant de croix en bois avec l'inscription « Colonel », peut-être était-ce les pieds du colonel qui sortaient en dessous. Je n'en sais rien. Je me suis décidé à habiter avec ces deux pieds. Naturellement je les ai utilisés et à l'un d'eux qui tenait bon j'y ai accroché ma musette, chose qui d'ailleurs est courante ici. La terre est tellement fouillée et remuée qu'il est impossible d'y faire tenir un bout de bois. Tout s'utilise. La vie y est réduite à une simplicité telle, les moyens sont tellement réduits que ce sont choses toutes naturelles. Je t'ai dit que j'ai passé les 6 jours et 6 nuits sans dormir. Un marmitage implacable augmente, arrive le soir et s'intensifie avec la nuit. Les pistes aussitôt repérées sont battues et elles sont battues surtout la nuit, car c'est la nuit que les hommes qui portent l'eau aux tranchées montent vers les lignes. Les ânes de Verdun s'arrêtent à la crête de Fleury, là des fantassins attendent, emplissent des bidons et partent en longues colonnes pour leur ravitaillement ; un homme ici a droit à un quart d'eau par jour. Souvent la nuit j'entendais causer ces fantassins qui passaient devant mon abri. Ils s'arrêtaient quelques minutes pour se reposer. Il était toujours question d'éviter d'être tué, d'attendre que ça se calme un peu, mais comme ça tombait toujours avec la même régularité ils repartaient dans la nuit parfaitement résignés, ne cherchant pas à éviter les obus, mais seulement préoccupés de bien placer leurs pieds sur de la terre solide, de ne pas perdre la piste qu'ils sentaient plus qu'ils ne voyaient, de ne pas crever noyés dans un trou de 3 mètres d'eau. La journée se passe mieux que la nuit. On pense moins à ce que tout le monde craint. Je me remplissais du spectacle vraiment fantastique qui m'entourait. Les artilleurs doivent vraiment être satisfaits. Ils sont arrivés à un résultat absolu. Rendre non viable une zone de terre déterminée en détruisant absolument tout dans une profondeur de 3 mètres. Ça, c'est fait. La lutte entre l'abri sous terre et l'explosif est décidée. Aucun abri ne résiste. Vaux a été pris l'arme à la bretelle. Ça, c'est sûr. J'ai vu cela moi-même. Ce n'est pas une phrase. C'est un fait. Je suis monté sur la crête du ravin où je suis. J'avais derrière moi Fleury devant Vaux et Douaumont. J'embrassais une dizaine de kilomètres carrés transformés en désert de terre brune uniforme. Les hommes sont tout petits perdus là-dedans. On les distingue à peine. Un obus tombe dans ces petites choses. Ça remue un moment. On emporte les blessés, on laisse les morts. Ça n'a pas plus d'importance que des fourmis. On n'est pas plus gros que des fourmis là-dedans. C'est l'artillerie qui domine tout. Formidable, intelligente, frappant partout où il faut, désespérante par sa régularité.

VERDUN  
CRAYON SUR PAPIER, 17 x 12,7  
INSCRIPTION EN BAS À DROITE  
- VERDUN / LA PLACE / D'ARMES / F. LÉGER -  
DATATION 1993, AN 1993-420 D

Il n'y a pas à espérer quelques heures de repos, à Verdun cela n'existe pas. On est entré dans la terre, on est absorbé par elle, on se colle dessus pour éviter la mort qui est partout. Le seul espoir, ce sont les trous qui font un peu illusion. On se fourre dedans en se faisant tout petit. On se cache derrière un tué. On vit avec les morts en bon camarade. On ne les enterre même pas. A quoi bon ? Un autre obus les déterrera. Et puis un mort, c'est rien du tout. O vanité des funérailles civiles à plusieurs classes ! Il faut avoir vécu ici pour apprendre à apprécier les valeurs exactes des sentiments et des objets, tout est si simplifié, si épuré. Manger et boire pour ne pas mourir de faim. Dormir quand le sommeil l'emporte avec la fatigue physique sur l'angoisse morale. Je ne vois pas autre chose ; et attendre patiemment, dévotement, la relève. Je t'écris cette lettre retour à Verdun de cette nuit. J'ai goûté, moi aussi, profondément les heures qui me ramenaient vers l'arrière. J'ai retraversé Fleury en suivant bien la piste sans m'enliser. J'ai redescendu la crête. J'ai commencé là à retrouver des choses qui sont agréables à revoir, des troncs d'arbres qui commencent à être plus longs, des places sur la terre où il y avait un peu d'herbe ! Et puis des arbres où il y a quelques branches. Alors, mon vieux, l'angoisse morale disparaît, et cela permet de reprendre la vie, de goûter la vie intensément comme des enfants. Et puis on rencontre des artilleurs. Ils souffrent moins que les autres. Ça fait plaisir de rencontrer des hommes qui rient, qui blaguent librement. Sans se forcer. Là, je me suis assis dans de l'herbe. Il était 6 h du matin. Il faisait assez beau, le jour se levait. J'ai attendu un blessé que je voyais venir avec son pansement blanc qui faisait tache. Puis, lorsqu'il a été à côté de moi, on est parti ensemble. C'était un fantassin qui revenait des lignes. Il avait participé à l'attaque de Vaux et du village. Il me parlait de tout cela. Il avait sur un bras au-dessous de ses brisques un petit ruban rouge horizontal. Je lui ai demandé ce que c'était. Il m'a dit que c'était l'insigne qui distinguait les nettoyeurs de tranchées. Nous savons ce que c'est qu'un nettoyeur de tranchée. Aussi je me suis mis à le regarder attentivement. Une gueule de paysan pleine de barbe noire, un type du Centre, robuste avec un air placide. Il n'avait pas demandé à faire ce truc-là. On l'avait désigné. Il me disait ceci : « Je pars avec les vagues d'assaut et à la première tranchée allemande je m'arrête et avec les copains on fait le boulot ». C'était justement ce boulot qui m'intéressait. Je savais le droit de vie et de mort qu'ont ces quelques hommes sur les blessés et les vivants restés dans les lignes, aussi je voulais savoir ce qu'il faisait, lui. Alors il m'a dit : « Ah ! Ben, ça dépend pas de moi tout seul, ça dépend aussi des copains. Sûrement, c'est emmerdant de les emmener parce que on se fait bousiller en route ». J'ai compris que, lui, préférait les tuer, mais qu'il devait y avoir discussion avec les copains. Tu te représentes ce tribunal sinistre et sans recours où ces quelques hommes décident de la vie des autres qui sont devant eux à genoux, leur offrant leur argent, tout ce qu'ils ont, pour ne pas être achevés ? Pense à ces Allemands qui comprennent le Français et qui subissent la discussion et le calcul de ce paysan, qui entendent tout et qui attendent le jugement ! Quand dans ta douce préfecture tu rencontreras un de ces hommes-là avec la barre rouge horizontale sous les brisques, fais comme moi, regarde-le bien, mais ne l'interroge pas. Ce Dieu qui fait métier de disposer froidement de la vie de ses semblables ne te dirait pas les choses vraies. Ils bluffent avec les civils. Ils ne sont plus les mêmes, ils

VERDUN  
CRAYON SUR PAPIER, 20 x 11,8  
SIGNÉ ET DATÉ EN BAS À GAUCHE :  
« VERDUN / F. LEGR 1916 »  
DATION 1985, AM 1985-422 D

ne sont plus crus et purs comme ici. Tu ne saurais rien. C'est un quelconque permissionnaire ou convalescent, et c'est tout. Tous les deux nous sommes redescendus vers la vie, vers les arbres où il y a des feuilles. On oubliait tous les deux insensiblement à mesure que nous descendions, moi ma misère de six jours, lui sa sinistre et redoutable fonction. Nous étions deux pauvres diables heureux d'être sortis de l'enfer pour quelques jours. Nous sommes arrivés dans les faubourgs de Verdun. On a trouvé des artilleurs qui voulaient nous vendre deux litres de vin. On les a bus ensemble. Il a voulu payer, mais en sortant son porte-monnaie il a sorti aussi quelques bagues, de petites médailles en or, de jolies montres-bracelets ! Il en a offert aux artilleurs. Maintenant il faisait son petit commerce, très simplement, tout naturellement ! Peut-être là-haut s'était-il tout de même laissé attendrir. Au revoir, mon vieux Louis, tu vois que je ne t'oublie pas. Verdun, tu le vois, m'a pris des pieds à la tête. Tant que cette nouveauté m'alimentera, je ne serai pas trop malheureux, mais après ! Mille choses à ta femme et pense à ton vieil ami.

F. Léger.

### 30 VERDUN 23-11-16

Mon cher ami,

J'ai bien ta lettre du 11, mais pas la publication dont tu me parles. Je le regrette infiniment car cela m'eût intéressé beaucoup. Je la crois égarée. Willette<sup>1</sup> t'envoie des originaux ! C'est très bien. Tu vas devenir un collectionneur. Moi, j'ai passé mes 6 jours de repos à produire des dessins de Verdun. J'adore Verdun. Je pense te l'avoir déjà dit. Cette vieille ville toute en ruine avec son calme impressionnant. J'adore y passer des après-midi. J'y ai fait de nombreux dessins que j'ai tous d'ailleurs envoyés à Paris. J'espère plus tard faire une exposition de mes dessins du Front. Il y a dans ce Verdun des sujets tout à fait inattendus et bien faits pour réjouir mon âme de cubiste. Par exemple, tu découvres un arbre avec une chaise perchée dessus. Les gens dits sensés te traiteront de fou si tu leur présentes un tableau composé de cette façon. Pourtant il n'y a qu'à copier. Verdun autorise toutes les fantaisies picturales. Voilà pourquoi je m'y plais tant. Le «*Matin*» m'a appris la nomination du substitut Granié<sup>2</sup> comme procureur général à Toulouse. Je lui ai naturellement envoyé une lettre de félicitations (sais-tu qu'il fut mon premier acheteur) et je lui raconte les cocasseries de Verdun académie du cubisme ! Cela l'amusera. La Meuse est très jolie avec ses grands peupliers respectés des obus. Je suis sûr qu'elle ferait les délices d'un pêcheur à la ligne. De temps en temps quelques obus mais si peu, de quoi faire apprécier le calme et la sérénité de ce grand cimetière ! Quelques Zouaves deci-delà chargent des bidons. A ce propos les Zouaves se sont distingués là-haut de la plus drôle des manières. La veille de descendre j'étais allé au ravitaillement comme je le fais chaque jour à quelque distance de nos abris. Là siège un lieutenant de ravitaillement qui fait ma joie chaque fois que je vais le voir. Je lui suis sympathique. Avec moi il cause. C'est un instituteur de province. Tu piges pourquoi il fait ma joie !

Quand il dit par exemple : « Allons, mes amis. Pressez-vous. Pressez-vous. Nous sommes dans la zone dangereuse ! » Tu reconnais nos bons instituteurs, mais la veille de descendre je le trouve dans tous ses états ! « Des cochons », qu'il disait, « des bandits, de vrais bandits ! » Impossible de l'aborder ! Je lui demande la ration de vin journalière. « Du vin », qu'il me dit avec un air navré. « Du vin. Mais je n'en ai plus. Ces cochons-là m'ont tout bu ! » Ces cochons-là, c'était le 3ème zouave. Ses voisins. De fait, l'affaire avait de l'allure. Dans la nuit ses voisins étaient partis au-devant du ravitaillement et l'avaient tout simplement pris d'assaut, lieutenant en tête ! Mon instituteur n'en revenait pas. « Des bandits, je vous dis, et écoutez-moi ça ! Ils sont tous saouls, ils gueulent comme des ânes. » Je suis sorti avec lui pour voir cela. C'était vraiment très bien. Un zouave habillé en boche faisait la danse du ventre et tout le monde l'accompagnait, mais l'instituteur ne voyait rien de tout cela. « Tenez », qu'il me dit. « C'est ce grand salaud-là qu'a la Légion d'honneur ! » Je lui dis : « Qui ? » « Eh ! Bien, le lieutenant qu'était avec eux. » Et, de fait, un grand diable de lieutenant avec toute sa barbe dansait comme un perdu devant le Boche. Il avait même plus que la Légion d'honneur ! Il avait la médaille militaire ! Il faut goûter ces choses-là pour jouir de la guerre. Mon instituteur, lui, était scandalisé, c'était tout. Cela fait que nous avons bu de l'eau et, ma foi, on ne s'en est pas plus mal porté pour cela. Au revoir, vieux. F. Léger.  
Donne des nouvelles (*illisible*) et encore...

### 31 VERDUN 14-12-16

Mon cher ami,  
J'ai enfin reçu « le Clairon Français ». Très bien cette lettre de Willette. Je préfère sa littérature à ses dessins. Et toutes mes félicitations au distingué organisateur de la semaine artistique de Niort ! Je ne te savais pas chef de Cabinet, mon cher. Tous mes compliments. Si tu savais comme cela m'a semblé drôle de recevoir ton clairon, j'étais là-haut quand on me l'a apporté. J'ai fait mon possible pour être des vôtres. Mais je ne sais pas si j'y ai tout à fait réussi. On quitte Verdun demain matin 5 heures pour aller au repos, on espère un mois. C'est les grandes vacances. Je pense aussi être à Paris dans peu de temps pour 8 jours. Je quitte Verdun avec plaisir tout de même. J'avoue que c'est peut-être là où j'ai encaissé les plus fortes émotions de ma vie. J'y ai fait des dessins, je crois, intéressants. Mais c'est payé ! Bien payé. Ça fait deux mois. C'est difficile de faire plus. J'ai plus de résistance que je n'aurais cru. Je suis en parfaite santé malgré une hygiène plutôt déplorable et des fatigues auxquelles rien ne m'avait préparé. Je me décerne le qualificatif de costaud. Tu permets ? Un mois sans canon, ça va s'apprécier et 8 jours de Paris, comme je vais déguster cela ! Verdun, ça c'est vraiment la guerre, c'est maximum quand je revois tout cela, surtout les premiers jours. Je me demande comment j'ai pu réaliser ce tour de force de rester 2 mois : c'est le moral qui m'a soutenu. La vie